

style

VOUS

Profession coloriste

Il y a quelques années encore, ce métier s'exerçait dans l'ombre. Mais la médiatisation d'une poignée de coiffeurs - Christophe Robin en tête -, rompus aux techniques de la teinture, fait désormais des émules dans les salons de quartier partout en France.



©Didier Teurquetil



©Didier Teurquetil

PAULINE CASTELLANI

BEAUTÉ « Pendant longtemps, s'occuper de la couleur dans un salon de coiffure était une punition, se rappelle Frédéric Mennetrier, à la tête de l'Atelier Blanc à Paris. Comme des mauvais élèves, nous étions cantonnés au sous-sol ou au fond de la boutique avec nos tubes, nos bols et nos pinceaux. » La mission de ces techniciens (qu'on appelait aussi teinturiers) se bornait à ensoleiller les coiffures de quelques mèches blondes et à cacher les cheveux blancs. « Nous étions des camoufleurs camouflés », résume avec ironie Romain, créateur du salon parisien Romain Colors.

Seulement, il y a quelques années, tout a changé. Le coloriste est né, faisant et dé faisant les carrières des tops, « glamourisant » les teintures de grands-mères, proposant aux femmes anonymes des reflets baby blond, châtain nude ou encore roux préraphaélite. Une profession (ré)inventée sous l'impulsion d'une poignée de jeunes coiffeurs dont l'audace fut de s'affranchir du salon et de ses contraintes. « Le problème des chaînes, c'est que l'on a à peine le temps d'installer la cliente, de préparer les produits, de les appliquer qu'il faut tout de suite passer à la personne suivante pour

ne pas décaler tout le planning », regrette Romain Lion qui vient d'ouvrir son salon dans le quartier Étienne Marcel à Paris. Suivant les pas du très charismatique Christophe Robin qui, le premier, a ouvert un lieu uniquement dédié à la couleur au début des années 1990, quelques professionnels du pigment se sont donc accordés le plus luxueux des plaisirs : celui de prendre son temps.

◀ ADRESSES D'EXCEPTION ▶

Pour cela, il fallait déjà avoir une adresse à soi, s'installer dans un lieu à part, calme et feutré, loin de la rue et de ses vitrines. C'est le salon sur cour d'un immeuble chic à deux pas de la place Vendôme pour Coloré par Rodolphe ; c'est le très épuré Atelier Blanc de Frédéric Mennetrier ; ou encore l'appartement bourgeois avec moulures au plafond et parquet ciré que Romain Colors a inauguré la semaine dernière rue La Boétie. À l'intérieur, jamais plus de quatre ou cinq clientes en même temps. Mais pas n'importe lesquelles. Chez ces gens-là, une coloration coûte entre 150 et 600 €. C'est le prix à payer pour confier ses longueurs et ses états d'âme à un coloriste - « appellation » qu'on doit une fois de plus à Christophe Robin, le premier à s'en être servi (sur le conseil du mannequin Kristen

McMenamy), alors qu'il était jusque-là réservé à la mise en teintes des bandes dessinées.

Bien plus que des techniciens, ils ont aussi chacun leur sensibilité, leur préférence, leur signature. Les lectrices de magazines féminins connaissent Christophe Robin et son blond Deneuve, Franck Vidoff et son blond-blanc nordique, Rodolphe et ses contrastes, Romain et sa coloration douce, Frédéric Mennetrier et ses nuances travaillées à quatre mains et au cheveu près. « Alors que le coiffeur peut couper, chauffer, créer, mettre de l'eau de mer ou même de l'alcool pour texturiser la matière, nous devons, nous, la respecter », explique Christophe Robin, dans la suite 128-129 de l'hôtel Le Meurice qu'il a transformée en salon VIP.

En réenchantant le métier, ces quadragénaires bien élevés, parlant anglais, issus de milieux plutôt modestes et champions de la méritocratie, ont tout simplement ouvert la voie à une nouvelle génération. « Les jeunes se sentent libres face aux techniques de coloration, ils s'éclatent avec les pigments et deviennent encore plus créatifs », se réjouit la hairstylist Delphine Courteille.

Comme cette dernière, les grands noms de la coiffure parisienne, Madeleine Cofano, Carita ou Leonor Greyl, accor-

dent aux coloristes une place de plus en plus importante.

◀ DE PARIS À LYON ▶

En province aussi, les mentalités commencent à évoluer et les femmes aspirent à mieux que des balayages californiens ou des mèches hypercontrastées. Elles attendent ce dont on leur parle dans la presse, ce fameux rendu naturel, bien sûr, hyperfabriqué. Véronique Dumazet de la Villa Dumazet à Marseille ou Philippe Ankré dans ses deux salons lyonnais proposent, eux aussi, de se mettre au diapason de chaque cliente, de sa fibre, de son implantation, de sa carnation, de sa silhouette.

Dans les académies L'Oréal Professionnel, où la marque forme et inspire plus de 70 000 coiffeurs chaque année, les stages de coloration ne désespèrent pas, à Paris comme en province. Qu'il s'agisse d'apprendre la colorimétrie ou de se familiariser avec les nouvelles tendances, tel le fameux ombré hair, ce dégradé de couleur qui égaye depuis plusieurs mois les longues des filles en vogue. Dans son séminaire très prisé, Frédéric Mennetrier propose même une classe autour des pigments en compagnie d'un peintre, d'une historienne de l'art et d'un spécialiste de l'art oratoire. Tout un programme. ■